

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C.

PARAISANT CHAQUE JOUR

L'AVENIR

Quelle tâche pour un écrivain de s'adresser à ces soldats héroïques qui combattent depuis cinq semaines dans des rencontres formidables, uniques par l'acharnement et par la durée, sur des dimensions dont il n'y a pas d'exemple historique !

Des masses d'hommes inouïes se heurtent nuit et jour sur des centaines de kilomètres, des batailles presque anonymes tant elles occupent de longs espaces, des armées qui changent sans cesse de forme et de position suivant le développement de l'ennemi; puis, là et là, tout à coup dans cette guerre qui n'a pas d'analogie de magnifiques faits d'armes, des coups de main à la façon de jadis où la valeur personnelle et l'initiative prennent une importance colossale, tel est le prodigieux spectacle que, de loin, nous apercevons à travers la fumée et la tempête.

Ce spectacle, vous, nos camarades de là-bas, nos fils, nos frères, vous l'emplissez de votre action, de votre bravoure, de votre dévouement sublime à la patrie; vous en faites une des plus belles pages de notre histoire nationale.

Quand vous reviendrez parmi nous, trop anciens pour avoir pris place à vos côtés, quand vous reviendrez dans ce pays que vous aurez défendu, sauvé et rendu plus glorieux encore, vous aurez l'imagination et le cœur assaillis par d'impérissables souvenirs.

Après ces journées où vous avez offert votre vie à tous les risques, à l'heure où vous avez droit au sommeil et au rêve, je suis sûr qu'il se forme dans votre cerveau d'exquises images de la douce France.

Un instant vous oubliez les sanglantes mêlées, vous ne songez pas aux fournaises du lendemain et votre pensée aux ailes innombrables s'envole vers le sol natal.

Soyez certains que sur ce sol, un avenir merveilleux se prépare pour vous ! Il s'organise à votre insu dans le mystère des événements, mais il aura ses racines profondes dans l'œuvre que vous accomplitz en ce moment à la frontière.

Car vous ne défendez pas seulement la patrie, vous la refaites; vous lui apportez des matériaux nouveaux d'ordre, de beauté, de gloire. Entre tous les citoyens vous avez établi une union fraternelle et cette union c'est encore vous qui, au retour, devez la conserver et la cimenter.

C'est vous qui devez nous dicter nos devoirs de citoyens, nous enjoindre de ne plus nous déchirer désormais, et nous rappeler sans cesse l'heure tragique où la France a été menacée et où vous avez conjuré cette menace.

Paysans, ouvriers, bourgeois, riches et pauvres, vous avez été tous confondus dans le danger, tous au même rang; vous avez versé votre sang ensemble, dormi côte à côte le soir après les durs combats;

vous vous êtes soutenus et aimés au milieu d'effroyables périls; vous êtes maintenant les représentants de la patrie nouvelle et vous contenez l'avenir.

Alfred CAPUS,
de l'Académie française.

PAROLES FRANÇAISES

Petite et Grande Patrie

Ce qui fait de la France le type le plus achevé de la nation moderne, c'est qu'elle n'a vraiment qu'une âme, c'est qu'elle se sent partout une et indivisible, que, d'une extrémité à l'autre de son territoire, tous les cœurs battent à l'unisson, et que de la multiplicité des consciences individuelles qui la composent se dégage victorieusement une conscience supérieure et collective.

Mais notre patriotisme, sans être plus sincère ni plus vrai que celui des autres Français, est peut-être mieux renseigné, plus éveillé et plus sensible aussi. Nous n'avons, hélas ! à faire aucun effort de mémoire pour nous rappeler les épreuves du passé. Elles ont laissé sous nos yeux des traces sanglantes qui ne se sont pas effacées. On peut dire que chaque jour qui se lève, chaque heure qui sonne, chaque soir qui tombe renouvelle pour nous la vivante et cruelle leçon de l'histoire.

Autrefois, au Moyen-Age, à l'époque la plus troublée de la féodalité, il y avait ainsi, sur les limites des royaumes et des empêts, des seigneuries qui avaient le redoutable privilège d'être exposées à toutes les invasions et de servir, en quelque sorte, de champs de bataille périodiques. On les appelait des marches. Elles étaient ordinairement habitées par des populations vaillantes, accoutumées à toutes les alertes et aguerries contre tous les périls. Nous demeurons, à la fin du XIX^e siècle, la marche de la France.

RAYMOND POINCARÉ
(Discours aux jeunes Lorrains.)

SITUATION MILITAIRE

(8 septembre 1914)

1^o A l'aile gauche, les Allemands s'étant retranchés dans leur mouvement de retraite sur le Petit-Morin, se sont livrés, en vue de protéger leurs communications, à de violentes et infructueuses attaques contre celles de nos forces qui occupent la rive droite de l'Ourcq.

Nos alliés anglais poursuivent leur offensive dans la direction de la Marne.

Sur les plateaux au nord de Sézanne, nos troupes progressent bien que péniblement.

2^o A notre centre, violents combats avec alternatives d'avance et de recul partiels.

A notre aile droite situation bonne en avant de Nancy et dans les Vosges.

LE MINISTRE DE LA GUERRE VISITE LES DÉPOTS

M. Millerand, ministre de la guerre, accompagné du commandant Duval, sous-chef de son cabinet, a visité les dépôts des différentes armes de la garnison de Libourne.

"Ne vous suicidez pas!"

Au jour encore tout récent où la Turquie succombait dans la lutte contre les peuples balkaniques, une grande voix s'éleva en Europe — une voix française qui, avec une éloquence émouvante, affirmait les droits du peuple malheureux et dénonçait l'abus de la force.

L'écrivain illustre qui prenait ainsi parti, avec une noble générosité, pour la Turquie, était Pierre Loti. Son appel eut un écho profond dans tout l'univers civilisé. La Turquie ne peut pas avoir oublié ce noble geste.

Le célèbre écrivain vient d'élever la voix une fois encore. Mais cette fois il n'en appelle pas à la conscience humaine en faveur de la Turquie; c'est à la raison et au cœur de celle-ci qu'il s'adresse.

Il souffre, dans son affection, pour le pays dont il a décrit si magnifiquement le charme subtil, de le voir s'engager à la suite de l'Allemagne dans la lutte européenne et, pour l'en dissuader, il adresse à Enver-Bey une lettre dont voici les passages essentiels :

Je devine bien, hélas ! les pressions exercées sur votre cher pays et sur vous-même par l'être abominable en qui sont venues s'incarner toutes les tares de la race prussienne : féroce, morgue et fourberie; il a dû abuser de votre beau et fougueux patriotism en vous leurrant d'illusaires promesses de revanche.

Défiez-vous de ses mensonges; il a certainement su empêcher la vérité d'arriver jusqu'à vous, sans quoi votre cœur de loyal soldat se serait détourné de lui. Il a su vous persuader, comme à une partie de son peuple, qu'il avait été contraint à ces tueries si longuement prémeditées. Au contraire, avec un cynisme infernal, il a réussi à vous donner foi en ses victoires, alors qu'il sait comme tout le monde aujourd'hui que le triomphe finira par être à nous, et, d'ailleurs, si, par impossible, nous devions succomber pour un temps, la Prusse et sa dynastie de bêtes fâvées n'en resteraient pas moins clouées pour jamais aux plus honteux piloris de l'Histoire humaine.

Combien je souffrirais de voir notre chère Turquie trompée par ce misérable, se lancer à sa suite dans une terrible aventure, et, plus encore, de la voir se déshonorer en s'associant à l'attentat des derniers barbares contre la civilisation.

Oh ! si vous saviez l'immense dégoût qui se lève dans le monde entier contre la race prussienne ! Les Allemands ont été les seuls à vous apporter un peu (oh ! très peu) de réconfort; mais c'est égal : cela ne vaut pas que vous vous suicidiez pour eux et puis, voyez-vous, ces gens-là achèvent à cette heure de se mettre hors de l'humanité.

Il deviendrait donc non seulement périlleux, mais dégradant, de marcher en leur compagnie. Vous avez sur votre pays une

de l'autorité, il bombait sa poitrine, ce qui ne l'empêchait point de paraître bossu, car ses omoplates saillaient dans son vaste dos. Ce géant osseux à la grosse moustache broussailleuse semblait puerl à cause de son inabilité à manier ses formidables mains et ses pieds. Il avait mis cinq ans à gagner son grade; quel ton devait-il prendre avec ces inférieurs riches et instruits qui allaient devenir si rapidement officiers? Il était irrité contre ces heureux volontaires, en même temps qu'intimidé par le petit lieutenant qui le surveillait en se pavant: de là, un zèle maladroit et de la dureté.

Nous apprîmes à saluer, puis il y eut des exercices de marche et d'assouplissement, enfin une heure d'équitation. J'avais le sang à la tête, j'étais affaibli de n'avoir pas déjeuné, mais dans mon extrême malaise, mêlé de froid et, le dirai-je, d'une étrange peur confuse, je m'efforçais de me dominer, de ne pas me mettre en colère, d'être attentif à tous ces exercices de clowns que nous recommandions indéfiniment. C'était un orage dans mon cœur. Parfois, car je suis violent de caractère, j'admettais de rompre brusquement ce cauchemar. « Ai-je vraiment bien fait, me disais-je, de rester en Alsace? Supporterai-je cet esclavage? » J'aurais voulu réfléchir à ma misère; cet homme qui la créait m'en détournait. De minute en minute, l'entendais sa voix:

— Volontaire Ehrmann, vous n'êtes plus, ici, dans la vie civile; tâchez de faire attention.

Je calculais que cet être déplaisant jouissait de se sentir armé de pleins pouvoirs, que ma révolte ne montrerait en rien que le puissant soubresaut d'une âme trop débile.

Ce long exercice auquel mes muscles n'étaient pas assouplis et contre lequel je me cabrais me mit au point que je pensai à me déclarer malade. Je demeurai pourtant au service d'écurie, où l'odeur des chevaux, les lampes fumeuses, la grossièreté des soldats, la rude voix du fourrier portèrent au paroxysme ma nausée.

Vers neuf heures du soir, harassé de fatigue et sans doute d'inanition, je quittai la caserne et regagnai ma chambre.

Maurice BARRÈS.

Pour les familles des soldats

Les assurances sur la vie et le risque de guerre.

Le Journal Officiel publie, sur le rapport du ministre du travail et le Conseil d'Etat entendu, un décret ainsi conçu :

Article 1er. Pour tous les contrats d'assurance nouveaux ou à renouveler qui comportent le paiement d'un capital au décès et qui garantissent le risque de guerre, il est demandé par la Caisse nationale d'assurance, en cas de décès, à compter de la publication du présent décret et jusqu'à la cessation des hostilités, une surprise basée sur le capital assuré et dont le taux est le suivant :

10 % de ce capital pour les assurés faisant partie de l'armée active ou de la réserve de l'armée active;

7 1/2 % pour les assurés faisant partie de l'armée territoriale ou de la réserve de l'armée territoriale;

5 % pour les citoyens qui, n'appartenant à aucune des catégories précédentes, sont mobilisés.

Pendant la même durée, le risque de guerre est exclu des contrats nouveaux ou renouvelés souscrits sans le paiement de la surprise susvisée.

Art. 2. Trois mois après la cessation des hostilités et pour chaque catégorie d'assurance, la Caisse nationale procédera, s'il y a lieu, au partage d'une police de guerre entre les titulaires ou leurs ayants droit, proportionnellement au montant du capital assuré, de l'excédent du montant des surprises encaissées sur celui des sinistres payés.

Les allocations aux femmes des mobilisés.

M. Ribot, ministre des finances, a donné des ordres pour qu'en attendant une refonte des dispositions réglementaires, les allocations aux femmes des militaires sous les drapeaux soient payées dans toute la France sur la simple présentation du certificat d'admission délivré par les autorités locales de leur résidence habituelle.

A LA BELGIQUE

Salut, petit coin de terre,
Si grand de bonté,
Où l'on vous rend si légère
L'hospitalité;
Où tout ce que l'on vous donne,
Sourire ou pitié,
N'a jamais l'air d'une aumône,
Mais d'une amitié;
Où les âmes si sereines
Ont les yeux si doux,
Que les tourments et les haines
S'y reposent tous!

Salut, terre fraternelle,
Où tout m'a tant plu!
Peuple bon, race fidèle,
Belgique, salut!

Va! la France a la mémoire
De ces jours de deuil,
Où la défaite sans gloire
Brisait notre orgueil;

Où, fuyant, vaincus débiles,
Un puissant vainqueur,
Tu nous as ouvert tes villes,
Tes bras et ton cœur.

Puis, douce comme une mère,
Tu nous as bercés;
Mieux encor, chère infirmière,
Tu nous a pansés.

Tu nous a mis sur nos plaies,
Saignantes encor,
Ce baume, les larmes vraies,
La foi, ce trésor!

Si bien que plus d'un t'a prise,
A voir tes vertus,
Pour une pauvre sœur grise,
N'aimant que Jésus.

Mais je te connais, mignonne,
Je te connais mieux,
Et, sous ton voile de nonne,
Ton cœur bat joyeux.

J'ai, sur ta lèvre rebelle,
Surpris un doux nom,
Et c'est Van Dyck qu'il s'appelle,
Ne dis pas que non!

J'ai vu dans ta vieille église
Rubens sur l'autel;
Metsys a peint ta devise,
Van Eyck ton missel.

J'ai vu, les jours de dimanche,
Téniers l'étourdi
Déposer sur ta main blanche
Son baiser hardi.

Sous cette robe de laine
Que nous vénérions,
Va! tu n'es rien moins que reine,
Reine à trois fleurons!

Les arts sont ton diadème,
Rien ne l'obscurcit;
Et je t'admire et je t'aime;
Salut et merci!

Mais tu vois, terre d'asile,
Tu vois leurs regards?...
Que ton lion veille, agile,
Sur tes fiers remparts.

Que dans sa tanière neuve
Il protège Anvers,
Près de ces ports où ton fleuve
Berce l'univers.

Que toujours impénétrable,
Intacte toujours,
Tu restes l'abri durable,
L'éternel recours!

Que Dieu sèche la main droite
Qui te frapperait;
Malheur à qui te convoite!
Mort à qui t'aurait!

Et salut, petite terre,
Grande de bonté,
Qui rends si douce et si chère
L'hospitalité!

Paul DÉROULÈDE.

REVUE DE LA PRESSE

Le Figaro. C'est une grande cause d'erreurs que de mépriser les hommes. L'Allemagne, dans l'orgueil de sa force, a cru les peuples avec qui elle se trouve aujourd'hui en guerre capables des pires félonies. Il suffirait d'une menace pour que la Russie abandonnât la Serbie aux fureurs autrichiennes, d'une autre menace pour que la France lâchât la Russie aux prises avec l'Autriche et l'Allemagne, d'un froncement de sourcils pour que la Belgique ouvrit son territoire, de l'offre d'un marché abject pour que l'Angleterre consentît à la violation des traités qui portaient sa signature. L'honneur parla chez tous les souverains, chez tous les peuples.

Le Journal. Rappelez-vous les fameuses paroles du tsar affirmant qu'il ne ferait pas la paix tant qu'il y aurait un Allemand sur le sol de la Russie et de la chère France. Souvenez-vous des maltes déclarations des Kitchener et des Galliéni, et aussi de la décision virile proclamée par le gouvernement français, et si ceux-là n'ont rien à apprendre, il est bon par contre, il est nécessaire que notre volonté farouche soit connue à Berlin et à Vienne. La plus rigoureuse censure ne pourra en étouffer complètement les échos.

Le Petit Parisien. La déclaration anglo-franco-russe fera faire les clamures des incorrigibles pessimistes qui déjà hochent la tête d'un air mystérieux, en laissant percer des appréhensions outrageantes pour la constance russe, la ténacité française et la fidélité britannique. Elle est la consécration des paroles qui valent des serments prononcés déjà par le tsar et par le premier ministre anglais. Elle enregistre en quelque sorte la fière promesse du « Times »; jusqu'à la soumission de l'Allemagne.

Le Matin. L'armée allemande est si sûre que l'on ne passera pas en payant avec de la monnaie d'intimidation que, pour la première fois peut-être depuis le début de la campagne, elle met bas ses ruses perpétuelles et semble décidée à entrer avec l'adversaire en champ clos. Donc chaque jour nous rapproche davantage de la grande bataille.

La Liberté. — C'est le pacte libérateur du monde moderne vis-à-vis de l'hégémonie germanique. Quoi qu'il arrive, quelles que soient les traverses et la durée de la lutte, les alliés iront jusqu'au bout et d'accord.

Le Journal des Débats. Jusqu'au dernier souffle, les trois puissances combattront ensemble. Elles ne déposeront les armes qu'après avoir assuré l'indépendance de l'Europe. Elles n'accepteront aucun cote mal taillé, aucune transaction laissant la porte ouverte à de nouveaux conflits. La paix prochaine doit être une paix pour longtemps, très longtemps, et nous sommes certains que les socialistes se joindront à nous pour exiger qu'il en soit ainsi.

Le Petit Marseillais. C'est une loi fatale des guerres contemporaines que le vainqueur s'épuise avec une incroyable rapidité. Son offensive même lui inflige des pertes infinitésimales plus fortes que celles qu'il a fait subir à son adversaire; et plus il s'éloigne de son point de départ, plus il s'affaiblit. L'armée allemande souffre déjà de ça mal. De là vient qu'on nous signale le ralentissement de sa marche en avant.

Le Petit Provençal. Entre la patrie frémisante et le gouvernement, une communion étroite s'est établie. Elle suscitera les efforts magnifiques qui, aux heures les plus sombres de notre histoire, sauveront la nation et firent l'étonnement du monde. La sainteté de notre cause, l'imminence et la gravité du péril, nous hauseront à la taille des grands ancêtres.

L'Humanité. D'un cœur unanime, les Français de tous les partis se prêtent à toutes les éventualités. C'est pourquoi l'intérêt de la défense nationale réunit toutes les volontés et toutes les énergies autour du gouvernement civil et militaire qui, à Bordeaux ou à Paris, représente la nation.

Le Times, de Londres. Nous pouvons attendre avec confiance et sans crainte la seconde phase de la guerre pour les alliés. Il est essentiel de faire durer les hostilités, selon les paroles mémorables du président Poincaré : « Nous aurons finalement la victoire; nous l'obtiendrons par une volonté inlassable, par l'endurance et la ténacité. »

Le Gérant : G. CALMÈS.

BORDEAUX. — IMPRIMERIES GOUNOUILHOU